

J'ai peur de deux mains qui pourraient saisir le poème à la place des enfants et surtout le faire fuir ou taire !

Il y a d'abord la mienne, évidemment. Par mes suggestions et la limite des consignes, le ton de ma voix qui influence, tout ce que je crois comprendre ou entendre juste avant que ça soit vraiment là risque d'écarter la poésie.

Et puis, c'est la main des automatismes que je crains, celle de l'habitude, de la vie pressée, d'une carence contemplative qui pourrait déjà affecter ces jeunes CM2.

Tout d'abord, il me semble bien difficile de briser doucement l'écran de l'ai-je droit, du c'est bien ? Faire venir la poésie à la vie, c'est une tâche qui doit être légère et ferme, vive et patiente.

Je sens la poésie pas loin chez chacun des enfants mais elle reste souvent coincée derrière, comme tapie dedans, ayant un peu peur de sortir à l'école ou devant les Autres, les élèves comme moi, l'artiste professeur poète adulte.

Pourtant, je n'arrête pas de dire que ça n'a jamais aucune valeur, qu'on verra bien, que bien des choses sont permises, que la poésie n'est pas la langue administrative contrainte...

Et soudain, c'est là, c'est dit.

Est-ce le lieu, l'école avec ses fautes et ses interdits qui nous entrave ? Cela vient-il de l'attention portée à leur parole ? Sont-ce les normes et le travail du conformisme qui sont déjà à l'oeuvre ?

S'agit-il de carences de lecture, de débat, de culture ?

Je demande à chacun d'écrire ce qu'il veut et ce qu'il vient de vivre ce matin en arrivant à l'école, de s'inspirer de ce qu'il a vu et entendu, de parler de soi aussi en le reliant à ce qui est autour. Je tire cette idée d'une enseignante en atelier d'écriture que j'avais en tant qu'élève, il y a peu. Elle appelait ça des buvards d'émotions.

Cet exercice oblige à se repencher sur ce qu'on vit, à faire attention au moment présent, aux petites choses comme aux grandes, c'est de l'introspection, de l'attention au monde et à soi.

J'ai comme réactions : mais que vais-je écrire, il ne s'est rien passé...un mélange d'effarement, de vide et de lassitude. J'ai comme résultat de pauvres récits factuels similaires qui se répètent souvent et qui ne respirent pas la liberté.

L'un me donne l'heure, son réveil sonne et il a mangé des céréales. L'autre que son frère pleure et qu'il a regardé la télé. Et ils rediront à peu près cela les séances suivantes.

Alors je leur ai dit : « C'est bizarre, on dirait que vous vivez tous un même matin qui se répète, identique ? » Ils furent étonnés.

Tant pis, j'ai essayé dans cet espace sacré de liberté de leur donner des pistes (quel visage vu, ce que tu as touché, un arbre sur ta route ?...). Cela a déclenché quelque chose parfois, il surgit du vrai, du sensible et cela sonne juste et sensé. Mais bien souvent le récit est limité et tient presque à une liste qui s'enchaîne et ne s'incarne pas: « j'ai touché ceci ...et patati » comme s'il n'y avait pas de rapport entre les choses, de lien entre soi et le monde, de sensation du toucher même !

Il est aussi très difficile de sortir de deux extrêmes, le banal et l'incroyable. Il est soit question de le mangé, il y a , c'est... soit il s'agit de monstre et dragons et d'une complexification...sans queue ni tête. Les deux langues qui peuvent s'avérer pauvres (l'une est faite de peu de mots et quelques verbes primaires, l'autre est constituée de termes tout faits empruntés aux films, aux jeux vidéos, aux marques) ne sont ni l'une ni l'autre la voix de l'élève.

L'atelier est basé sur des contraintes (mots imposés, formes obligées..) et des consignes (faire une phrase, une liste de mots, revenir un son...).

Alors quand je propose tout ceci, la langue apparaît un peu tel un mécano. Elle est momentanément faite de pièces que sont les verbes, le sujet, le nom commun... Et l'enfant s'en saisit alors comme des cubes qu'il accole à des triangles et des cercles. Non seulement rien ne tient, la mécanique-syntaxe est quasi absente (verbe pas conjugué, pas d'article, mot collé l'un à l'autre...), mais on tombe dans l'incompréhensible et le sens s'enfuit.

Cette artificialisation (involontaire, induite, non voulue) de la langue, son usage brut (sans le liant et l'intelligibilité) provoque ou rajoute à l'impossibilité d'être dans ce qu'on écrit. Il semble très difficile à l'enfant de se relire et donc de synthétiser ce qu'il vient de dire pour lui même guider alors son écriture.

Il y a d'abord la difficulté à entendre, à comprendre une consigne, puis à la suivre. Et cela fait bizarrement écho au quasi effroi voire à l'impuissance lorsque la liberté est offerte.

Ainsi je semble face à l'impossible espièglerie de la poésie qui ne se laisse pas attraper mais même pas accoucher. La liberté ou la règle ont le même effet.

La régularité des rendez-vous permet qu'un rituel s'installe et on avance mieux dans l'aventure de l'écrit. Essayer les duos pourrait s'avérer fructueux.

Montrer un exemple collectivement réalisé ou montré par mes soins au tableau entraîne comme un relâchement de l'attention au moment de la fabrication de l'écrit. Quand il est demandé à l'enfant de reprendre individuellement l'exercice. La consigne est souvent perdue ou mal reprise, et l'emprise de l'exemple sur les imaginaires est très forte (beaucoup vont reprendre les mêmes lettres ou éléments). Là encore, le collectif et la solitude peuvent conduire aux mêmes impasses.

L'usage de la question semble être une piste pour la création vraie. Elle génère subrepticement le spontané, si précieux en poésie.